

VENISE, VILLE LIQUIDE

LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN
@LKoutchoumoff

Se perdre dans les ruelles labyrinthiques de la Sérénissime en compagnie de Cees Nootboom est une respiration, une invitation chaleureuse et espiègle à ouvrir pleinement les yeux

► Dans les livres de Cees Nootboom, il est presque toujours question de regard. Son œuvre immense (romans, nouvelles, récits, essais, poèmes) met en scène des photographes, des peintres, des écrivains, des journalistes qui tentent de saisir ce qu'ils entendent. Pour le lecteur, ces exercices de vision laissent une empreinte indélébile. Pour deux raisons, au moins. Tout d'abord parce que les images qui surgissent au fil des pages ont la force de l'inédit, elles éclosent avec l'éclat du jamais-vu ou du jamais imaginé. Mais elles s'impriment aussi au-delà du visible, dans ce vaste territoire qui est celui du temps. Les mots sont de grands entremetteurs entre passé et présent, entre toutes les couches du passé et le présent si fugace. Oui, c'est cela, voir avec les yeux de Cees Nootboom, c'est assister aux épousailles espiègles et apaisantes entre les temporalités, entre les vivants et les morts, dans un lieu (la littérature?) qui ressemble à un œil du cyclone, là où un peintre de la Renaissance paraît aussi détendu et accessible qu'un voisin de palier.

DE VILLE EN VILLE

Donc quand le romancier nous dit qu'il va à Venise, on va à Venise avec lui. Il se rend dans la Sérénissime depuis une bonne cinquantaine d'années et *Venise. Le lion, la ville et l'eau* réunit une brassée de séjours divers, égrenés d'année en année. Rappelons que voyager, se déplacer de ville en ville, de pays en pays (Japon, Espagne, Allemagne, Italie, îles d'Aran...), séjourner d'hôtels en appartements prêtés ou loués, est son mode de vie et d'écriture depuis ses débuts, quand, jeune homme du Nord, il découvrait l'aveuglante lumière du Sud, au sortir de la guerre.

Une autre précision aussi, tant qu'on y est. Ce voyage de jeunesse inaugural. Cees Nootboom l'a fait en stop. Et si les années ont passé, si le savoir et la connaissance se sont accrues (par les lectures, l'écriture, les musées, les rencontres, les voyages, les reportages, son université personnelle en somme), les déambulations et les récits qu'il en tire



Cees Nootboom séjourne régulièrement à Venise depuis une cinquantaine d'années, plutôt en automne et en hiver. (PAOLO BATTISTON)

gardent la même fraîcheur, à des années-lumière de toute emphase. On ne peut pas être emphatique quand on est sensible aux échos du temps, quand la mémoire sert d'agenda.

HORS DES RADARS

Grâce à Philippe Noble, son traducteur de toujours, nous voici donc avec l'écrivain dans le dédale de pierre et de vase que forment Venise et la lagune. Il y vient si souvent que les voyages finissent par se chevaucher. Dans ses valises, de vieux guides touristiques comme le Baedeker

1906 ou le Touring-Club Italiano de 1954. Et toute une bande d'écrivains vénitiens, avec Joseph Brodsky au sommet de la pile. Voir telle ou telle toile de peintre, se perdre dans les strates temporelles, se fondre dans le spectacle des rues, des églises, des reflets de l'eau, devenir invisible, tels sont les buts des différents séjours.

Les récits commencent souvent par l'arrivée dans tel ou tel hôtel ou appartement, tel ou tel quartier ou *sestiere* du cœur historique ou de la périphérie, hors des radars des tour-opérateurs. A

chaque fois, l'écrivain contemple ce qui se présente, accueillant la nouvelle palette de couleurs, de sons, de climats. A ses côtés, la photographe Simone Sassen, sa compagne, dont les vues (plans larges, détails de statues) reproduites dans le livre témoignent des lumières de l'automne ou de l'hiver, visiblement les saisons vénitiennes que le couple préfère.

Dans *Lettres à Poséidon*, un de ces précédents livres, Cees Nootboom imaginait la mort d'une baleine, le choc lourd de l'énorme corps qui, après une lente dérivation, atteignait le



Genre | Récit
Auteur | Cees Nootboom
Titre | Venise. Le lion, la ville et l'eau
Traduction | Du néerlandais par Philippe Noble
Éditions | Actes Sud
Pages | 236

fond de la mer. Et le temps qu'il faudrait pour que la masse de chair se désagrège. Des mois, des années? Quel temps faut-il pour que des religions, des systèmes de croyances, de pouvoir, s'évanouissent et deviennent inintelligibles? A Venise, on retrouve sous d'autres formes cette même attention à l'éphémère des constructions humaines. Et ce sens des images dont nous parlions pour commencer.

BELLE VUE

Dans *Venise. Le lion, la ville et l'eau*, il y a cette arrivée de nuit dans un petit hôtel et une chambre minuscule. Le concierge en donnant les clés a bien dit que la vue de la chambre était belle, mais Cees Nootboom n'y prête pas attention. L'hôtel ne donne pas sur l'eau, or «la vue, à Venise, c'est l'eau». C'est au matin, en tirant les rideaux et en poussant les volets, qu'il comprend qu'il avait tort: «Ma vue, du troisième étage de l'hôtel, c'est la façade même de l'église du Giglio, des hommes à perruque, des anges aux dimensions inextinguibles, des figures allégoriques, des chefs de guerre, des batailles navales, des plans de ville, des êtres humains ou divins de formats variés, des frontons, des corniches, des tympans, des frises, des pilastres, des chambranles, des bracons, des putti, un défilé incessant qui va m'occuper trois matinées durant. Jamais encore je n'avais eu, de mon lit, une liaison avec une façade, mais je n'y coupe pas.»

FATIGUE ET ÉCŒUREMENT

Il y a la fatigue, l'écœurement presque de Venise. Ou le trop-plein de bonheur. «Parfois, il faut se guérir d'un excès de beauté en se mettant en quête de l'autre Venise.» Celle du quartier Santa Marta, par exemple, «des immeubles neufs sans exaltation, des endroits où les gens vivent». Celle des grands parkings, de terrains vagues, «un no man's land qui fait place aux rues où je marche en ce moment, dans une autre Venise, encore différente et ressemblant à une vaste scène sans portée ni intrigue, au milieu de décors conçus par un scénographe pas très doué. Les acteurs ne sont pas encore entrés en scène, je ne vois que des figurants comme moi, une jeune femme avec un enfant, un vieil homme qui promène son chien, un facteur, un écrivain néerlandais qui flâne un peu au hasard et regarde toutes les inscriptions, tandis que le véritable auteur est encore assis à sa table de travail et incapable d'écrire quoi que ce soit.» ■

CARACTÈRES

Collectionner les mots

► «Je viens vous parler d'une langue qui s'appelle la langue française. Et je ne peux pas m'empêcher de rappeler une chose qui est parfois oubliée, c'est que le mot «français», dans la langue française, est un mot germanique.» Ainsi parlait Alain Rey, qui vient de disparaître, lors d'une très belle conférence, donnée il y a quelques années à l'Université de Genève. Linguiste, lexicographe, merveilleux passeur de mots, il pointait d'emblée, par ce double trait d'érudition et d'humour, l'extraordinaire richesse et le pouvoir d'évocation (et de subtile contradiction parfois) du mot en tant que tel.

C'est là le bonheur des dictionnaires, ces fabuleuses collections de mots. Les bons ouvrages comme le Larousse, le Robert auquel Alain Rey

s'était voué ou le Littré – qui recèle de merveilleux trésors poétiques – ne présentent pas les mots sans apprêt. Ils savent créer pour chacun l'écrin qui convient, le polir au mieux et le faire briller de toutes ses facettes même les plus secrètes. Ces lexiques ne se contentent pas de donner un joyau à contempler mais nous en disent souvent aussi l'histoire, ou même les histoires, qui l'ont mené jusqu'à nous.

Un dictionnaire est aussi un lieu de rencontres, de dialogue indirect avec l'autre; avec l'auteur ou l'autrice dont on cherche un mot, avec l'interlocuteur qui nous surprend par une tournure ou le contradictoire qui retient une acception que vous rejetez, ou encore avec un pair dont on partage le vocabulaire. C'est là que l'on s'entend sur

le sens des mots (qu'on s'écharpe aussi parfois), là où la complexité peut naître, ouvrir d'autres possibles, convoquer le passé et la nuance dans l'interprétation du présent, comme pour le mot «français» venu d'ailleurs.

Essayez, vous verrez: même si vous pratiquez les mots depuis presque toujours et tous les jours, ouvrir un dictionnaire vous apprendra presque invariablement quelque chose de neuf. Un mot que vous ne connaissiez pas, une acception que vous ignoriez, une étymologie qui vous surprendra, ou peut-être même l'orthographe exacte d'un mot.

Je vous fais part de ma dernière trouvaille non sans une petite pointe de honte. Car jusqu'à hier je croyais que le mot «anfractuosités» s'écrivait et se prononçait «infractuosités». Au point de m'être

indignée en rencontrant ce mot dans un livre. Par chance, un dictionnaire était là et m'a détournée. Il m'a appris en prime l'adjectif «anfractueux» qui, je ne sais pas vraiment pourquoi, me plaît beaucoup. «La superficie extérieure du cerveau est anfractueuse», nous apprend doctement Ambroise Paré dans le Littré. Sonder de nouvelles anfractuosités de la langue, suivre des tours et détours du lexique, vagabonder avec les mots, voilà le jeu réjouissant auquel les dictionnaires nous invitent. ■

ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser

